

L'École de la chair de Benoît Jacquot

Jean Beaulieu

Volume 17, Number 4, Winter–Spring 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59549ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, J. (1999). Review of [*L'École de la chair* de Benoît Jacquot]. *Ciné-Bulles*, 17(4), 56–58.

en entretenant une relation avec Bruno (Sylvain Jacques), un jeune séropositif.

Lorsque le train se met en branle, une confusion presque totale s'installe sur l'identité et l'appartenance des personnages. Toutefois, on accepte volontiers la complexité des rapports entre les parents, les amis et les amants du défunt. Les situations truculentes dans lesquelles sont plongés ces personnages burlesques captivent et fascinent. D'autant plus que les dialogues, souvent percutants, ajoutent au caractère cynique et déconcertant du film.

Le récit se déroule sur une période de deux jours. Les confrontations, les déchirements, les moments de tendresse furtifs, bref, les émotions que vivent les personnages défilent à toute allure. Dans le train, tous les plans, ou presque, sont tournés caméra à l'épaule. Malheureusement, le récit s'essouffle lors de l'arrivée à Limoges. Après l'enterrement de Jean-Baptiste, tous passent la nuit dans la maison du peintre. À ce moment, le rythme effréné du début s'estompe. Les plans sont plus statiques, le montage moins dynamique. Chacun des personnages, avant d'accepter le suicide de Jean-Baptiste, doit en quelque sorte régler ses comptes avec ceux qui les entourent. Cette mort pousse François à tourner la page sur l'idylle amoureuse qu'il a autrefois vécue avec le défunt. Du coup, il délaisse ses deux amants du moment. L'événement deviendra également pour Vivianne (Vincent Perez), autrefois Frédéric, le symbole de l'enterrement de son ancienne identité sexuelle. Quant à Claire et Jean-Marie, ce triste moment leur fournira l'occasion de se rapprocher et de se réappropriser.

Malgré la présence d'acteurs venant de tous les horizons, peu de fausses notes, à part peut-être Vincent Perez, pas très convaincant dans le rôle de Viviane. Chaque acteur arrive à se démarquer, qu'il tienne un rôle important ou secondaire. Et puis, à travers eux, à travers ce qu'ils sont, ce qui les préoccupe, ce qui les emballe, on devine la silhouette fugitive de Jean-Baptiste. Tel un croquis, Jean-Baptiste, figure centrale du film, toujours un peu floue, semble à l'origine de ce que sont devenus les autres.

Ceux qui m'aiment prendront le train, c'est aussi une course au bonheur pour ceux qui

restent. Parviendront-ils à destination? L'avenir de ces étranges passagers demeure incertain. C'est ce parcours, chaotique et parfois inégal, qui captive plus que tout. ■

L'École de la chair

de Benoît Jacquot

par Jean Beaulieu

Après une très longue absence de nos écrans, voici le second film de Benoît Jacquot à illuminer nos salles cette année. Le succès qu'a connu **le Septième Ciel** n'est certes pas étranger à cet état de fait — le nom d'Isabelle Huppert en tête d'affiche non plus. **L'École de la chair**, adaptation d'un roman de l'écrivain japonais Yukio Mishima, dont l'action a été transposée de Tokyo à Paris, risque toutefois de connaître beaucoup moins de succès. En effet, avec ce nouveau film à peu près sans surprise (sauf peut-être la présence de Vincent Lindon dans un contre-emploi audacieux), Jacquot obtient à peine la note de passage.

Dans ses films précédents, Jacquot avait étonné avec la structure rythmique de **la Fille seule** ou la construction binaire du **Septième Ciel**, illustrant respectivement le mélange amour-travail d'une jeune femme et les relations difficiles d'un couple. On ressent fortement l'absence de Jérôme Beaujour à l'écriture de ce nouveau film; Jacques Fieschi, qui n'a pourtant rien d'un débutant (il a notamment collaboré aux scénarios de **Police** de Maurice Pialat et de **Nelly et M. Arnaud** de Claude Sautet), n'a su donner à son adaptation le souffle romanesque nécessaire pour vraiment donner chair aux personnages (on dirait que toute l'action se passe dans leurs têtes), contrevenant ainsi au titre même de l'œuvre. Par contre, une certaine maîtrise passe dans les dialogues où, à la faveur de quelques scènes elliptiques, triomphe le non-dit. La caméra de Caroline Champetier



Isabelle Huppert
dans *L'École de la chair*
de Benoît Jacquot

cadre l'héroïne de façon très serrée (en scope, s'il vous plaît!), ce qui nous vaut de très belles images de l'actrice principale, plus larmoyante que jamais. Toutefois, ce voisinage de l'objectif a pour effet de cloisonner Isabelle Huppert dans une sorte de non-jeu, ou du moins de la forcer à jouer la carte de la retenue. On ne sent pour ainsi dire jamais la passion chez les personnages ni l'odeur animale de l'attirance physique des protagonistes. Règnent plutôt la froideur, l'intériorité des sentiments, les frustrations contenues, une certaine tristesse, alors que le sujet appelait la fougue, le feu et — pourquoi pas? — l'érotisme.

Dominique (Isabelle Huppert), professionnelle accomplie dans le milieu de la mode, sort en boîte la nuit avec une copine (interprétée par Danièle Dubroux), qui l'introduit dans un bar où l'amour et le sexe se vendent sans arrière-pensée. Un travesti nommé Chris (Vincent Lindon) met Dominique en contact avec l'un des barmans, Quentin, jeune «kick-boxeur» bisexuel qui fait carrément ce qu'il veut. Après avoir réglé les «dettes» de Quentin auprès de Chris, Dominique installe le jeune adonis chez elle. Mais, comme il l'avait annoncé, le jeune

homme n'en fait qu'à sa tête — pas question de fidélité dans son cas. Dominique tente d'en savoir davantage sur le passé de Quentin, fouillant dans ses affaires, interrogeant un ancien amant, épiant sa mère... elle ne le connaîtra jamais tout à fait. Comme une anguille, il lui file entre les doigts, fuyant les sentiments.

Du personnage principal du film, Dominique, divorcée, sans enfant, cherchant un compagnon et provenant d'un milieu bourgeois, on ne sait rien de plus. Mais on sent qu'elle cache toute une histoire qui ne demande qu'à être racontée. Elle déclare même à Quentin: «Un jour, je te dirai tout sur moi.» Mais cette promesse d'aveu se heurte à l'indifférence manifeste du principal intéressé. Néanmoins, elle réagit avec beaucoup de sang-froid à des situations pourtant fort dramatiques. Tout au contraire, le personnage de Quentin (incarné avec une solide présence physique par Vincent Martinez et qui pourrait être en quelque sorte la contrepartie masculine de France Robert, l'énigmatique personnage joué par Sandrine Kiberlain dans *À vendre* de Lætitia Masson) surréagit parfois, se fout de tout (du moins en

L'École de la chair

35 mm / coul. / 105 min /
1998 / fict. / France

Réal.: Benoît Jacquot
Scén.: Jacques Fieschi,
d'après le roman de Yukio
Mishima, *L'École de la
chair*

Image: Caroline
Champetier

Mont.: Luc Barnier

Prod.: Fabienne Vonier

Dist.: Alliance Vivafilm

Int.: Isabelle Huppert,
Vincent Martinez, Vincent
Lindon, Marthe Keller,
François Berléand, Danièle
Dubroux

apparence), a une vision très traditionnelle, voire macho, du couple et traduit ses émotions en gestes plus ou moins violents. N'empêche que Dominique reste forte malgré les affronts que lui fait subir Quentin et les trahisons perpétrées par les gens de son entourage. Elle se prendra un autre amant.

Ainsi, dans la dernière année, le cinéma français nous aura tracé quelques portraits de femmes dans la quarantaine, plus resplendissantes que jamais, qui tentent de satisfaire leur libido (et y parviennent, mais de façon éphémère seulement) avec des hommes plus jeunes (Brigitte Roüan dans son propre film, **Post-coïtum, animal triste**, et Miou-Miou dans **Nettoyage à sec** d'Anne Fontaine) ou plus fougueux (Nathalie Baye dans **Si je t'aime, prends garde à toi** de Jeanne Labrune). À cette liste d'actrices chevronnées et prestigieuses, il conviendra désormais d'ajouter le nom d'Isabelle Huppert, suivant en cela les traces d'actrices-phares du cinéma français, telles Jeanne Moreau et Romy Schneider.

Mais à cette **École de la chair**, le spectateur aura raté son rendez-vous avec la grande comédienne, le maître étant absent! ■

Jeanne et le garçon formidable

d'Olivier Ducastel

par Jean Beaulieu

Tout comme Roberto Benigni, qui a osé faire une comédie sur la Shoah, Olivier Ducastel et son scénariste Jacques Martineau se sont mis au défi de réaliser un film musical ayant pour toile de fond le sida. Dans les deux cas, le pari tenait de la haute voltige: tenter de faire rire ou divertir en traitant de sujets qui n'appellent pas la rigolade. Mais voilà, si le réalisateur italien s'en est tiré avec les honneurs (cannois et publics), le duo français n'a pas su éviter tous les écueils d'une telle entreprise, bien que cette tentative lui ait attiré une



Mathieu Demy et
Virginie Ledoyen dans
**Jeanne et le garçon
formidable**
d'Olivier Ducastel